



## Extrait n°2

### La soupe populaire

***Mirkin, désireux de s'intégrer à la population juive pauvre et laborieuse de Varsovie, coupe les ponts avec sa riche famille. Il vit son premier repas à la soupe populaire comme un difficile rite initiatique.***

Deux mendiants dans les rues de Varsovie, 1957. *Un monde disparue*, Roman Vishniac, Le Seuil, 1996

La soupe populaire municipale se trouvait sur le chemin de la crèmerie. Chaque fois qu'il voyait devant l'entrée la file des gens à moitié nus, couverts de plaies répugnantes, il traversait la rue pour ne pas sentir l'odeur répugnante, il traversait la rue pour ne pas sentir l'odeur écoeurante, semblable à celle d'un bain de vapeur, qui s'échappait de la cuisine. Il n'imaginait pas qu'il pourrait un jour faire partie de ceux qui attendaient leur tour pour avaler un repas à six kopecks. Si d'aventure il était réduit à le faire, c'est certain, il en mourrait. Cette fois, pourtant, en passant devant, une manière de caprice le poussa à prendre place dans la queue avec les mendiants. Ce n'était pas uniquement la faim qui l'attirait vers cette cantine ; la pomme qu'il avait mangée en cours de route l'avait en partie calmée. Mais elle avait aussi provoqué des brûlures dans son estomac vide. Il salivait. Il respirait l'odeur fétide, écoeurante, qui provenait de la cuisine. Il voulait pourtant se persuader que l'effet n'était pas si repoussant que les fois précédentes. Bien au contraire, les relents de nourriture, cette fois-ci, excitaient sa faim. Qu'il accomplisse donc ce qu'il avait décidé !

Il se joignit aux miséreux. C'est alors que tout en lui se rebella ; ses narines assaillies par les odeurs, sa bouche qui se remplit d'une salive abondante, sa gorge qu'un air étouffant torturait. Mais, de tout cela, il ne tint nul compte. Il voulait se soumettre à l'épreuve, s'obliger à un combat contre lui-même, contre ses propensions, ses habitudes de confort. Il fallait une fois pour toutes qu'il les détruise, qu'il en triomphe, qu'il en vienne à bout. Se trouver ainsi dans la queue avec les mendiants, des vagabonds le couperait définitivement de son passé, espérait-il. Alors que tous ses sens protestaient encore contre l'agression qu'il s'apprêtait à commettre contre lui-même, contre tout ce qu'il était par sa naissance, sa volonté le força à franchir le seuil de la soupe populaire. Il paya ses six kopecks, prit une assiette en étain, une cuillère noire, usée, douteuse, dont nul ne savait à qui elle avait déjà servi, et attendit. Devant lui, il y avait des mendiants dont la chair apparaissait sous les trous de leur linge et de leurs vêtements crasseux, couverts de boue. Derrière lui se tenaient des créatures hideuses, aux visages décharnés, aux yeux exorbités, aux nez enflés et qui répandaient une odeur d'eau-de-vie et de saucisson rance. Les marmites dans la cuisine dégageaient une vapeur dont la puanteur évoquait plutôt la lessive en train de bouillir que la nourriture. Dans la vapeur, autour d'une longue table éclairée par une lampe, des hommes assis paraissaient n'être que des fragments d'êtres humains à qui manquait l'essentiel. Avec une application malade, ils grattaient de leur cuillère le fond de l'assiette. Ils aspiraient avec le nez, avec la bouche, les miettes de pain tombées sur leurs vêtements. Lorsqu'ils virent parmi eux un personnage si bien vêtu, ils échangèrent toutes sortes d'observations et de moqueries à son égard. Mirkin, son assiette à la main, n'y prêtait pas attention. Ses voisins dans la queue rusaient pour le dépasser, prendre sa place et le reléguer en arrière. Il réussit quand même, en se pressant contre des corps dégoûtants, à parvenir jusqu'à la cuisine.

Le cuisinier, un goy à la moustache mitée, aux joues rouges et malades, au nez en forme de pomme de terre, secoua la tête. Il sembla sur le point de faire une remarque, mais se tut.

Il lui versa une plus grosse portion de soupe, chercha dans la marmite un os et lui donna un plus grand morceau de pain. Mirkin s'assit à table avec les autres, commença à tremper son pain dans la soupe. Mais cela ne passait pas. La faim vint à son secours, il fit mine de manger avec appétit et tenta de se persuader que ce n'était pas si mauvais.

Enfin rassasié, il se sentit content de lui comme un écolier qui vient de réussir un examen. Après tout, songea-t-il, ce n'est pas si difficile de souffrir de la faim. Ce n'est que cela !

Source : *Varsovie*, Schalom Asch, Mémoire du Livre, 2001